

Marie-Louise

Comme tous les mercredis Marie-Louise se rend au petit marché de son quartier. Rien de bien pittoresque certes, rien à voir avec le marché un peu bobo de la place Gutenberg, mais elle aime bien y faire ses courses, y rencontrer quelques voisins, des visages familiers croisés depuis tant d'années, depuis qu'elle s'est installée à Rüppurr, un quartier de Karlsruhe. Ce matin, l'air est très doux, déjà chaud, presque estival bien que l'on ne soit qu'en avril. Elle se souvient de ce matin du 28 juillet 1970 quand elle se réveilla pour la première fois dans cette petite maison de la Gartenstadt qu'elle occupe encore aujourd'hui. A l'époque, tout était différent bien sûr. Maximilien, son mari, était auprès d'elle, alors que depuis dix ans elle avait dû s'habituer à vivre seule. A vrai dire, le veuvage ne lui pèse pas trop, mais cela, elle n'ose pas le dire, ni à son médecin, ni aux rares amis qu'elle possède encore.

Tout en marchant vers la place de l'église Christkönig, elle sourit au souvenir de son mari qui plaisantait toujours sur leur installation un 28 juillet. Est-ce de bon augure d'emménager le jour de la mort de Robespierre quand on se prénomme Maximilien, se demandait-il en riant. Influencé par son professeur d'histoire et d'allemand au lycée Max Planck, il s'était pris de passion pour ce personnage de la Révolution française, fasciné par cette personnalité ambiguë sur laquelle les historiens débattaient depuis deux siècles. Du sang versé ou de l'amour de la liberté et de l'égalité, que retenir de l'homme de la Terreur ? Marie-Louise connaît encore presque par cœur les longs discours que lui tenait son mari sur son idole. Elle l'écoutait, plus bercée par sa voix qu'intéressée par l'histoire. Tout ce sang, cette violence, ces crimes commis au nom de la liberté lui tournaient un peu la tête. Le bruit de la guillotine que Maximilien imitait si bien lui faisait froid dans le dos et lui procurait des démangeaisons dans la nuque. Parfois, il était tellement emporté par son sujet qu'il semblait vivre dans la peau de son héros, comme s'il avait été envoûté par un mystérieux chaman sorti du monde de la nuit. Ces jours-là, Marie-Louise prenait peur et jugeait qu'il était temps pour leur santé mentale à tous les deux de changer de sujet. Alors elle l'entraînait dans la forêt d'Oberwald et l'obligeait à admirer la nature, les oiseaux batifolant dans les arbres au printemps, les escargots étirant leur trace visqueuse sur les sentiers lors des pluies d'automne.

Que de souvenirs ! Si vivants, si proches, si réels encore ! Maximilien ne l'avait pas quitté, elle en était certaine. Non, elle n'était pas si seule que les gens le pensaient. Son mari était toujours à ses côtés, elle en avait la preuve. Ces livres qui changent de place chez elle sans qu'elle y ait touché, cette odeur de sang qui flotte dans les pièces de la maison tous les 9 et 10 thermidor du calendrier républicain, calendrier toujours accroché au-dessus de la table de chevet de son mari. Sur chaque banc sur lequel ils s'étaient reposés au cours de leurs promenades, elle entend toujours très distinctement la mélodie de ses mots à lui qui, comme autrefois, la berce toujours. Sûre d'elle, elle s'approche des étales. « Fromage ? » « Non, pas aujourd'hui, il y en a encore. » « Poisson ? » « Oui, peut-être, mais surtout des légumes. Oui, tout simplement des légumes. Il faut vivre frugalement disait Robespierre » lui murmure Maximilien à l'oreille. « Je sais, je sais. »

Allons, je ne suis pas folle et la vie n'est pas une nouvelle d'Edgar Poe ! Je sais bien que mon Maximilien m'accompagne fidèlement, mais qui le croirait ? Tiens, le voilà qui joue à nouveau à me faire peur. Encore ces bruits de guillotine autour de moi et toujours ces picotements dans la nuque, comme à chaque fois. Mais enfin, pourquoi les autres n'entendent-ils pas ? Coronavirus, coronavirus, coronavirus, coronav...

Nicole F - M